

LA LECTURE VERTUEUSE

Andrei Minzétanu
La Lecture vertueuse

Circé

Introduction

Qu'est-ce qu'une bonne lecture ?

C'est à cette question que ce livre entend apporter une réponse, mais une réponse indirecte¹. L'approche retenue n'est pas directe pour au moins deux raisons. D'abord, à cause du caractère trop massif du sujet. Traitée frontalement, la question de la bonne lecture nous entraîne vers des domaines dont le fonctionnement est très différent et qu'il est, par conséquent, difficile de tenir ensemble : la rhétorique, qui fournit des instruments essentiels pour l'analyse et la compréhension des textes ; l'esthétique, qui s'intéresse aux propriétés de ces derniers et aux expériences qu'ils engendrent ; l'épistémologie, qui inter-

¹ Ce livre est le résultat d'une réflexion que j'ai pu mener, pendant trois ans, grâce à deux institutions auxquelles je suis profondément reconnaissant : La Fondation Thiers et le Centre national de la recherche scientifique. Certains chapitres ont déjà paru, sous une forme légèrement modifiée, dans plusieurs revues : « La lecture professionnelle », *Revue Silène*, novembre 2017 [disponible en ligne] ; « La rhétorique spéculative de Michel Charles », *Critique*, novembre 2018 ; « La lecture comme événement », *Littérature*, septembre 2017 ; « La lecture comme enfermement », *Diogène*, novembre 2018 ; « La lecture d'adhésion », *Les Temps Modernes*, juin 2018 ; « Le sens du détail ou le tact critique », *Revue de littérature comparée*, septembre 2017.

roge les critères pouvant rendre une lecture pleinement légitime et, dans un certain sens, vraie ; la philosophie et la psychologie, lesquelles s'intéressent au fonctionnement des croyances et aux mécanismes psychologiques situés au cœur de nos lectures ; l'histoire de la lecture, qui s'intéresse à la circulation matérielle des textes, aux mécanismes d'appropriation, mais aussi à la trajectoire sociale et subjective des lecteurs ; l'éthique enfin, qui analyse nos choix fondamentaux et la manière dont la lecture peut contribuer à la constitution de la « vraie vie », celle qui mérite pleinement d'être vécue. Il est évident qu'une approche directe qui veut penser ensemble toutes ces perspectives s'expose à des confusions conceptuelles et à un risque considérable de relativisme et de scepticisme, soit parce qu'une lecture peut être « bonne » d'un point de vue éthique et « mauvaise » d'un point de vue épistémique par exemple, soit parce que l'absence d'un critère unique de la bonne lecture conduit l'analyse vers des positions radicales défendant *in fine* la légitimité de toute lecture. Ensuite, la réponse que propose ce livre est indirecte à cause du caractère inutilement polémique de la question : s'interroger sur les critères de la bonne lecture, c'est s'exposer assez vite aux soupçons qui visent, à tort ou à raison, toutes les positions de surplomb censées jouer, au sein des luttes pour ce que Bourdieu appelait le « pouvoir symbolique » du champ intellectuel, un rôle de domination dans la mesure où leur objectif est de contrôler et de valider la qualité et la légitimité des lectures d'une certaine « communauté interprétative ». De plus, il faut noter que, sous sa forme la plus directe et la plus massive, la question de la bonne lecture est en grande partie stérile parce qu'elle écrase des pratiques trop différentes, des points de vue incompatibles, mais souvent légitimes, des démarches de bonne foi qu'il n'est pas toujours intéressant de comparer et des perspectives qui, philosophiquement, ne se situent pas sur le même plan.

Et pourtant, il faut admettre qu'il s'agit, au moins dans nos vies quotidiennes, d'une question inévitable puisqu'on passe notre temps à vouloir évaluer et comparer l'intérêt, la pertinence et la valeur de nos lectures, que ce soit à l'école, à l'université, dans la presse, dans les concours de l'enseignement ou dans les milieux intellectuels. Il s'agit, en somme, d'une question habitée par un certain nombre de contradictions, ne serait-ce qu'à cause des tensions qui existent entre notre vie éthique et notre vie intellectuelle, entre les principes qui guident notre manière de vivre et ceux qui orientent notre manière de penser, mais d'une question qui mérite pleinement, pour des raisons sur lesquelles il faudra revenir, d'être reformulée à la lumière de nombreuses recherches récentes qui s'y intéressent plus ou moins directement.

Dans la reformulation que propose le présent livre, la question de la bonne lecture est retrouvée par le biais d'une réflexion plus précise concernant la « lecture professionnelle » et les liens que celle-ci entretient avec, d'une part, un univers de pratiques non professionnelles qu'on peut qualifier, pour des raisons de simplicité, d'« ordinaires », et avec des lectures qualifiées ici de « vertueuses », d'autre part. Placer au cœur de la réflexion la lecture professionnelle, c'est — il faut bien l'admettre — partir du postulat que c'est probablement de ce côté-là que nous avons plus de chances de trouver la réponse à la question qui nous occupe, mais cela n'implique nullement une identification entre la lecture professionnelle et la bonne lecture. Comme on le verra, ce qui m'intéresse, ce n'est pas cette identification qui serait de toute manière absurde, mais le fait de penser relationnellement trois points de vue sur la lecture qui correspondent à la « lecture ordinaire », à la « lecture professionnelle » et à la « lecture vertueuse ». Il s'agit ainsi, entre autres, de corriger un biais de la plupart des recherches consacrées à la lecture lesquelles s'intéressent soit aux pratiques

« ordinaires » (en décrivant par exemple l'origine sociale des lecteurs, les effets cognitifs et existentiels de la lecture, la manière dont la question du genre perturbe le fonctionnement de la lecture, etc.), soit aux modélisations des lectures professionnelles (en essayant de comprendre les conditions de possibilité d'une lecture rigoureuse), comme s'il fallait à tout prix choisir, comme s'il n'y avait aucune interférence entre ces deux univers, comme si les modélisations des lecteurs professionnels n'étaient pas, à un moment ou un autre, elles aussi, des lectures courantes (ne serait-ce que parce que la lecture professionnelle passe par l'étape de la toute première lecture qui est, par définition, une lecture ordinaire, non construite, encore fragile). La réflexion proposée ici essaie précisément de combler ce manque et de les penser, pour une fois, ensemble.

La « lecture courante », la « lecture professionnelle » et la « lecture vertueuse » : ce sont ici des idéaux-types qui correspondent à la figure de l'« expert », à celle du « dilettante » ou de l'« amateur » et enfin à celle de l'« honnête homme » ; ce sont surtout trois points de vue sur la lecture, une déclinaison particulière de la question de la bonne lecture, une manière d'organiser un dialogue fructueux, sans relativisme, une cohabitation plus heureuse et enrichissante, entre l'univers des pratiques courantes et celui des pratiques professionnelles. S'il est tout à fait légitime d'insister sur l'autonomie de chacun de ces deux univers, puisqu'il est évident par exemple que toute lecture n'a pas à s'inscrire dans un certain professionnalisme et que la liberté des lecteurs est une valeur hautement précieuse, il est également indispensable de reconnaître que ces deux univers communiquent : ils communiquent tout simplement parce que les lectures courantes, dans toute leur diversité, sont le lieu privilégié, comme nous le verrons dans ce qui suit, des événements subjectifs très

intenses, celui des fidélités et des conversions épistémiques, celui de l'identification et de la reconnaissance des énigmes de la vie, celui enfin de la lutte pour l'émancipation sociale et politique, et que les lecteurs professionnels sont eux aussi profondément traversés et bouleversés par ces événements, qui motivent leurs recherches et l'énergie immense qu'ils y consacrent. Tout porte à croire que sans ce dialogue, une très forte méfiance risque d'apparaître entre les lecteurs professionnels et les non-professionnels et que cette méfiance, lorsqu'elle se généralise, peut à son tour donner naissance à une société de la désinformation, à des théories du complot, à des lectures et des appropriations abusives, à de nombreuses formes d'instrumentalisation des œuvres culturelles.

Une fois qu'on a reconnu ce point de communication des deux univers, on peut noter aussi qu'il y a au moins deux manières de le penser. La première, que j'exploite massivement dans les premiers chapitres du livre, est celle de la « coupure » et des « obstacles » épistémologiques, inspirée surtout par la figure de Bachelard ; dans ce cadre, on admet que la lecture professionnelle doit définitivement rompre avec les présupposés de la lecture courante et objectiver, dans la mesure du possible, toutes les opérations essentielles à travers lesquelles elle se constitue ; autrement dit, elle doit se construire *contre* la lecture courante, en fixant, entre autres, certaines limites¹. La seconde, surtout mobilisée dans les derniers chapitres du livre, correspond à une

1. Michel Charles note dans ce sens : « Il n'est pas question de mettre en cause l'intérêt historique, social, philosophique des textes littéraires, mais, tout simplement, de rappeler que les lire de plus près, avec plus de précision et de rigueur, n'empêche certainement pas quiconque d'en faire ensuite ce qu'il veut — *dans la limite, justement, de ce que permet l'analyse* ». *Composition*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2018, p. 13. Je souligne.

épistémologie des vertus intellectuelles ; dans ce cadre, il s'agit surtout d'éduquer le « sens du détail » des lecteurs et de leur permettre de se forger un caractère épistémiquement vertueux ; cela veut dire qu'une coopération fructueuse devient possible entre les deux lectures. La « lecture vertueuse », c'est essentiellement le nom que je donne au point de cette rencontre, à cette communication rationnelle et contrôlée entre les deux univers qui s'ignorent ou font semblant de s'ignorer la plupart du temps, en postulant ainsi le fait que ces deux épistémologies sont — au moins dans le domaine qui m'occupe ici — complémentaires et non contradictoires. Parler de « lecture vertueuse », c'est aussi fixer la possibilité d'un *horizon commun* pour des pratiques de lecture par ailleurs très différentes, et cet horizon est celui des lectures qui augmentent nos croyances vraies, nos chances d'accéder à la vérité.

La réflexion proposée ici repose essentiellement sur un dialogue constant avec le travail de Michel Charles, que je présente d'une manière détaillée tout au long du deuxième chapitre, puisqu'il s'agit, à mon sens, d'une des contributions les plus significatives aux théories de la lecture de ces dernières années. Mon objectif a été d'enrichir sa « rhétorique spéculative », en me concentrant principalement sur une notion qui nous permet de mieux penser les rapports entre les trois points de vue sur la lecture déjà mentionnés, à savoir le « filtre herméneutique ». C'est cette notion qui organise l'ensemble de la réflexion : si le premier chapitre du livre contextualise historiquement les débats théoriques concernant les critères de la bonne lecture, les chapitres 2 et 3 essaient de placer la notion de « filtre » dans le modèle théorique de Charles et de montrer comment une réflexion sur les filtres herméneutiques peut rendre compte du fonctionnement du discernement dans le cadre d'une lecture

professionnelle ; les chapitres 4 et 5 s'intéressent à deux types particuliers de filtres, le filtre « existentiel » et le « filtre de la confirmation de soi », tandis que les chapitres 6 et 7 essaient de montrer comment une utilisation rigide et hégémonique de ces deux filtres conduit le lecteur vers deux types de lecture que j'appelle la « lecture d'adhésion » et la « lecture de résistance » ; les deux derniers chapitres retrouvent la question des filtres à travers une réflexion concernant les mécanismes de la professionnalisation de la lecture et les conditions d'une lecture vertueuse. Autrement dit, j'ai essayé d'enrichir le modèle de la « rhétorique spéculative » de deux manières : d'abord, par le biais d'une épistémologie qui prenne mieux en considération le fait que la lecture est aussi une *affaire de croyances* et qui décrive ainsi certaines attitudes épistémiques des lecteurs, leur confiance et leur responsabilité épistémiques, la formation de leur jugement dans une trajectoire subjective et professionnelle ; ensuite, à travers une éthique de la lecture, qui essaie de mieux rendre compte des affects de la lecture, de l'empreinte subjective des textes, de la fidélité ou du dogmatisme que cette empreinte peut provoquer. Par conséquent, la question générale n'est plus tellement celle de savoir comment fonctionnent les textes, mais celle qui nous permet de percevoir la manière dont un certain fonctionnement des textes conditionne notre accès, essentiel, à une vie épistémique bonne.

